Dario Levantino

Les cœurs bombes

Traduit de l'italien
par Lise Caillat

Rivages

Aux faibles, aux braves,
à ceux qui sont restés
seuls comme les chiens.

J'ai seize ans, une mère malade et toute une vie devant moi.

J'ai seize ans et j'ai compris une chose : les pères ont toujours détesté leurs enfants. Tout le monde le dit : même le journal télévisé, les psychologues et la mythologie !

Laïos, le roi de Thèbes, a d'abord estropié son fils Œdipe parce qu'il avait honte de lui, puis il l'a abandonné dans la montagne, comme un chiot bâtard sur l'autoroute.

Cronos, ses enfants, il les tuait carrément.

Mais il en a fait six. Il les faisait pour les détester.

Dès que sa femme Rhéa accouchait, Cronos arrivait avec sa tunique tachée et lui demandait : « Où t'as mis le *picciriddu*, traînée ? ! », il attrapait le bébé et le dévorait comme un sauvage. Le sang giclait, formait des flaques de rouille et de fer sur le sol ; puis venaient les cris qu'on entendait jusqu'à Athènes, jusqu'à Sparte, jusqu'à New York, car quand comprendre qu'on est détesté par son propre père rend fou de désespoir.

J'ai seize ans, un père qui me déteste et toute une vie derrière moi.

C'est une histoire absurde.
J'ai une histoire absurde.

Je m'appelle Rosario, comme mon grand-père.

J'ai un chien, une collection incomplète de vignettes Panini « Footballeurs » et un sweat à capuche.

Je le mets quand ça va mal, quand je suis déçu par tout et tout le monde, quand je ne veux pas être reconnu. Avec ma capuche, je ressemble à la statue de Giordano Bruno : mon visage disparaît, mes cheveux disparaissent et je me fonds dans la masse.

Giordano Bruno, mon personnage historique préféré. Lui et moi, on se ressemble terriblement : comme lui je suis originaire du Sud, comme lui je hais les règles insensées, comme lui j'ai un tas d'ennemis.

Que dire d'autre sur mon compte, sinon que j'habite à Brancaccio ? Ce qui devrait largement suffire à me cataloguer.

Quand les gens apprennent que j'habite dans ce quartier malfamé de Palerme, ils font des têtes bizarres. Ceux de la bonne société feignent une grimace de solidarité ; les fils à papa écarquillent les yeux comme s'ils avaient croisé la mort ; et les faux rebelles, élevés au rap et à l'argent de poche mensuel, sifflent pour me féliciter de vivre dans une banlieue pourrie, eux qui viennent des quartiers résidentiels où il ne se passe jamais rien et où… bla-bla-bla.

Ridicules !

Je viens de Brancaccio, oui, et alors ? Les gens imaginent quoi, que des eaux usées coulent dans mes veines ?

Que pour manger, je fouille dans les poubelles ? Que je dors avec un pistolet sous mon oreiller ?

Encore plus ridicules !

Brancaccio est une excroissance de béton armé et d'ordures. À Palerme, il n'existe pas d'endroit plus laid.

Il y a des poubelles incendiées, des immeubles squattés, des enfants de détenus avec lesquels on nous explique très tôt qu'il ne faut pas jouer. Avant, il y avait un distributeur automatique, dans la rue Cirincione, mais après la dernière agression, il a été définitivement retiré. Le bureau de poste a été déplacé lui aussi parce que les petites vieilles se faisaient sans cesse piquer leur sac à main. Le seul lycée qui résiste a des vitres cassées : il est hanté par les rats, le froid et les drogués qui arrachent les portes.

Si tu ne vis pas à Brancaccio, mieux vaut garder tes distances, c'est sûr. Sinon, ça veut dire que tu aimes les ennuis, mon ami. De ma fenêtre, parfois, je vois passer des étrangers ; ils sont faciles à identifier parce qu'ils respectent les feux et que leur voiture n'est pas toute déglinguée. Je les connais bien, ces touristes-là : ils viennent chercher de la drogue, des pièces auto volées ou des jeunes prostituées italiennes. Car Brancaccio est le seul endroit où les prostituées ne viennent ni d'Afrique ni d'Europe de l'Est : elles sont palermitaines.

Brancaccio, c'est ça. À prendre ou à laisser.

Face à cette désolation, heureusement, il y a la mer.

Quand les choses vont mal, tu vas sur la plage, et ce n'est pas que les choses vont mieux, elles vont toujours mal, mais au moins tu n'es pas seul.

Brancaccio, c'est mon quartier. À Palerme, il n'existe pas de plus bel endroit.

À la maison, nous n'avons plus d'argent.

Quand nous nous sommes retrouvés seuls, ma mère et moi, tante Carmela nous a dépannés parfois, mais, au bout de quelques mois, ses enfants l'ont enfermée dans un hospice, et adieu soutien.

Je me suis trouvé un petit boulot il y a quelques semaines : j'attends devant la caisse du supermarché, viale dei Picciotti, et j'aide les gens à porter leurs courses. Au début, le directeur me chassait parce qu'il pensait que j'ennuyais les clients, puis un jour, une vendeuse m'a laissé faire, et je suis devenu l'un des leurs.

Avec les clients, il faut savoir s'y prendre, ça s'improvise pas. Par exemple, tu peux pas leur parler en italien, parce que l'italien, c'est la langue des personnes cultivées, et ça finit par créer des barrières ; avec les clients, il faut parler sicilien, la langue de ceux qui partagent une condition avant de partager un destin.

Si je vois une dame très chargée, il suffit que je lui dise : « *Signora, lassassi fari a mìa, ca 'sta spisa è pisanti* », ou encore : « *Signora, si facissi dari una manu* », et hop, cliente assurée, cinquante centimes dans la poche.

Les bons jours, tu peux rentrer chez toi avec cinq euros ; les mauvais, avec une pièce ou deux.

Au lycée, les profs n'ont rien remarqué, ils ne semblent pas se soucier de mes absences répétées. Pour un gamin de Brancaccio, fréquenter le meilleur lycée de Palerme a de nombreux avantages, dont l'invisibilité : personne

ne s'intéresse à moi. Ce n'est pas de l'indifférence, mais plutôt du mépris. Certainement pas de l'envie.

Depuis qu'elle a découvert que mon père a une autre famille, ma mère est devenue bizarre.

Elle a des cheveux de vieille, le contour des yeux froissé comme un ticket de caisse dans un poing serré, et depuis quelque temps, elle refuse de manger.

Mais elle n'a pas à s'inquiéter, car on a tous dans le monde au moins une personne qui nous aide à ne pas mourir.

Zeus, par exemple, avait sa mère pour le protéger. Alors que son père Cronos le cherchait sur terre et en mer pour le tuer, sa mère Rhéa l'a caché dans un berceau suspendu à un arbre, en ordonnant à ses serviteurs de faire du bruit avec leur épée pour couvrir les cris du bébé.

Ma mère, elle a son fils – moi.

Comme Rhéa, je couvre les silences de sa dépression : sauf que la déesse comptait sur les épées de ses gardes, et moi, j'ai recours aux bruits de la maison.

Dans l'appartement, chaque son porteur a une signification bien précise. Je tape volontiers mes couverts sur mon bol au petit déjeuner en guise de « bonjour » ; dans la salle de bains, j'ouvre le robinet à fond pour qu'elle entende que je me prépare ; en partant, je claque fort la porte blindée en guise d'au revoir. Et ce bruit-là, c'est sans doute le préféré de ma mère, car chaque fois que je pars au lycée, ses yeux s'illuminent d'une lueur nouvelle, comme l'aube sur la mer encore endormie.

Qui sait ce qu'elle a en tête : dans son imaginaire, « lycée » doit correspondre à rachat, revanche, vie meilleure. Elle pense sans doute qu'en allant en cours, je deviendrai docteur, avocat ou, que sais-je, président du Conseil. Elle n'a rien compris à la vie. Dans ma classe, ils savent très bien que je viens de Brancaccio. Quand je suis interrogé, les professeurs corrigent avec impatience mon accent grossier et, au mieux, ils me mettent la moyenne ; s'il y a un anniversaire, je ne figure jamais sur la liste des invités ; et quand nous changeons de place, personne ne se bat pour s'asseoir à côté de moi.

Ce n'est pas vrai que le lycée nous émancipe, c'est un mensonge que répètent les hypocrites : il sert seulement à nous rappeler qui on est et d'où on vient.

Et moi, je sais d'où je viens.

Mon père est en prison parce qu'il a tué un homme. Il a pris onze ans.

Homicide volontaire, dit le jugement, plus trafic de stupéfiants et autres circonstances aggravantes dont je ne me souviens pas. Concrètement, il vendait des produits dopants à quatre pauvres types, et l'un d'eux y a laissé des plumes.

C'est moi qui l'ai fait arrêter, je suis le pire des traîtres. Je l'ai fait pour ma mère, parce qu'après avoir découvert la double vie de mon père, elle aussi avait commencé à prendre ces comprimés, et je l'ai sauvée de justesse.

Maintenant, il ne veut plus me parler.

Il me déteste.

Il paraît même qu'il a refusé que je vienne le voir en prison, mais ça tombe bien, je ne veux pas lui parler non plus.

Je n'ai pas de leçons à recevoir d'un homme qui prend une maîtresse et lui fait un enfant.

Je ferme la porte, et chacun sa route, la vie est courte.

Le mardi après la Toussaint, je décide de ne pas aller au lycée : ma mère ne se sent pas bien, et je préfère rester avec elle.

Ce n'est pas la première fois que je sèche les cours pour cette juste cause ; elle ne s'en aperçoit même pas, tellement elle est confuse. Et falsifier un mot d'excuse avec du papier carbone est un jeu d'enfant.

Tandis qu'elle dort sur le canapé, je révise dans ma chambre en laissant la porte ouverte, pour la surveiller. Elle dit qu'elle a mal aux os et à la tête. Et je la crois, vu qu'elle se nourrit de vie et de pensées.

Les devoirs expédiés, je me jette sur mon lit pour lire « mes livres », une collection de volumes écornés que j'ai récupérés dans une poubelle où un ingrat, en déménageant sans doute, a les avait jetés. Lire est le seul moyen que j'ai trouvé pour ne pas m'enfoncer dans la fange, ça me permet de m'échapper de la maison en restant immobile, ça m'incite à prendre le parti des perdants, de ceux qui tombent et ne savent pas toujours se relever, comme les Troyens de l'*Iliade*, Padron 'Ntoni dans *Les Malavoglia* de Verga ou les misérables de Victor Hugo.

Avant le déjeuner, je fais une pause, bois un verre d'eau et rejoins ma mère dans le salon.

Elle semble morte, elle a perdu une chaussette.

Je la ramasse par terre et la lui remets, je rapproche ses pantoufles pour quand elle se lèvera. Puis je réfléchis à comment lui remonter le moral et j'arrive à la conclusion que le seul moyen de la requinquer est de l'aider à se sentir utile. Comme elle aime coudre, je déchire un vieux jean et le dépose sur la table du salon pour qu'elle le reprise. En couture, c'est la meilleure.

« M'an… »

Je remonte le volet lentement, laisse entrer les bruits du quartier, la trêve de la mer et du vent.

« Mon jean est déchiré, tu peux le recoudre ? »

Elle touche le tissu sans se lever, acquiesce en clignant des paupières, mais son humeur reste inchangée. Il faut quelque chose de plus grand pour la tirer de sa torpeur.

« Tu sais, aujourd'hui, le prof de maths m'a félicité. »

Un sourire dévoile ses grandes dents, vraiment très grandes – depuis qu'elle ne mange plus, elles semblent avoir doublé de taille.

« T'es contente, 'man ? J'ai eu sept sur dix. »

Elle éclate de rire, puis rougit de sa réaction incontrôlée.

« *Amunì*, allez, mets tes pantoufles. »

Évidemment, l'histoire du sept sur dix est un parfait mensonge puisque je ne suis pas allé en cours, mais les mensonges bienveillants servent à cela, à protéger les personnes auxquelles on tient.

Ma mère ne veut toujours pas manger, mais grâce à ce bon résultat chimérique, elle trouve la force de se lever et de s'habiller.

Le huitième commandement est bafoué, mais Jésus comprendrait.

L'après-midi, ma mère retombe dans un sommeil profond et décousu. Je la regarde et je lui en veux, comme si elle était coupable de ne pas lutter.

Je mets mon sweat et ma capuche pour qu'on ne me reconnaisse pas et descends faire un tour. Aujourd'hui, je suis Personne, comme Ulysse ; et comme Ulysse, je n'ai peur de rien ni de personne, pas mêmes des plus costauds que moi.

J'enjambe le muret de la via Brancaccio, je traverse la voie ferrée, glisse mes doigts dans ma bouche.

Je siffle.

Mon chien surgit de sous une voiture. Il a une patte souillée de cambouis, trois moustaches blanches et une tache noisette sur le cou. Pas besoin de lui donner d'ordre, il me comprend sans paroles.

Mon chien s'appelle comme mon frère : Jonathan. Quand je lui ai donné ce nom, je ne savais même pas que j'avais un frère. Puis je me suis retrouvé avec une mère malade et deux Jonathan : Jonathan-chien et Jonathan-frère, ou plutôt demi-frère.

On décide d'aller à la mer pour mieux voir le ciel qui est terriblement beau aujourd'hui.

À Brancaccio, le littoral est une sorte de décharge : les gens y abandonnent des vieux pneus, des caisses à poissons en polystyrène et des squelettes de scooters volés. Je rejoins la plage, m'assieds sur un pneu effiloché, j'enlève mes chaussures, mes chaussettes. Aujourd'hui, c'est comme ça que je révise l'histoire : j'ai pris mon livre avec moi pour l'interrogation écrite de demain.

Je suis plongé dans l'épopée des Médicis tandis qu'un goéland dessine un cercle au-dessus de la tête de mon chien ; au moment où Francesco de' Pazzi poignarde Julien de Médicis, mon regard cherche le point précis où la mer devient ciel.

Mais il ne le trouve pas, car les limites ne sont là que pour séparer les choses laides. Entre les choses belles, il n'y a que des lignes fondues.

Anna a un pull blanc, elle cache ses doigts dans ses longues manches. Mais seulement quand elle marche. Quand elle s'arrête, elle mordille ses lèvres, et c'est tout.

Elle est de Brancaccio, comme moi.

Petite, elle avait des taches de rousseur qui ont disparu, comme les beaux rêves : on se réveille et ils s'en vont. Plus tard, elle voudrait être coiffeuse.

Je ne sais pas si elle est ma petite amie. Je suppose que oui, mais ne peux l'affirmer avec certitude. Quand je lui pose la question, elle répond que ce sont des choses qui ne se demandent pas, qu'on ressent et puis voilà. En tout cas, elle m'a appris à embrasser et c'est sûrement un signe. Elle est douée, elle embrasse bien ; moi non, je suis trop timide, j'ai toujours peur d'être ridicule. Mais elle dit que ça n'a pas d'importance, elle prétend même que quand je saurai faire, nos chemins se sépareront. Alors j'aime autant rester médiocre.

Anna et moi, nous avons un endroit secret à Brancaccio que nous appelons simplement « notre endroit secret ».

C'est un lieu que personne ne connaît parce qu'il est difficile d'accès, un bout de plage désert et sale. On y trouve les restes d'un chalutier pourri, une chaise en

plastique avec un pied arraché et un bateau retourné sous lequel nous aimons nous cacher.

Après avoir révisé pour mon devoir d'histoire, je rejoins notre endroit secret : nous avons rendez-vous. En l'attendant, je joue avec Jonathan.

Je lui lance un bout de bois, on fait semblant de se battre et à la fin, il hurle comme un loup – il me demande où est Anna.

Quand il la voit arriver, il court à sa rencontre, saute comme un fou.

Anna caresse l'eau, elle imprègne ses lèvres de sel, passe ses doigts souillés d'eau de mer dans ses cheveux. Ensuite seulement elle se glisse sous le bateau. Je la suis.

Il fait noir là-dessous, mais pour nous, c'est le jour.

Nous voyons avec les odeurs, nous humons à tâtons les lignes âpres de nos corps.

Anna se recroqueville comme une plante carnivore, elle ramène ses genoux sous son menton et forme avec ses mains des bracelets de chair autour de ses chevilles. Puis elle me donne un baiser salé, ferme mes paupières avec ses doigts et me dit que celui qui veille ne succombe pas.

À l'extérieur, le silence, les vagues contre les rochers, le mal du monde qui ne peut rien nous faire tant il est loin.

Le soir, je ne réveille pas ma mère. Je remonte juste sa couverture, ferme la fenêtre et murmure : « Bonne nuit, 'man. »

Je m'allonge tout habillé, mets trois gouttes de collyre dans mon œil malade et deux à côté.

Je suis ce traitement depuis deux mois, depuis qu'une bande de voyous m'a tabassé derrière le stade du Virtus Brancaccio.

À l'hôpital, après l'opération, on m'a dit que mon œil était sauvé mais qu'il resterait « tombant » ; suite au traumatisme, la paupière est plus basse que l'autre. Disons que je suis déjà quasi borgne à seize ans, mais ma mère répète qu'elle va trouver l'argent pour m'emmener chez un chirurgien esthétique.

J'attends que l'œil absorbe le médicament, cherche mon pyjama dans le noir, avant d'adresser une prière à mon grand-père Rosario, qui était un peu magicien et qui est mort d'une manière héroïque, piégé sous les décombres du tremblement de terre de la vallée du Belice en 1968.

Dans cette prière, je demande une chose spécifique. Pas pour moi, je me débrouille. Je demande de l'aide pour une personne que je ne peux pas nommer ici, car les prières aux morts, c'est comme les vœux qu'on fait sous les étoiles filantes la nuit de la Saint-Lorenzo : elles ne doivent pas sortir de notre bouche, mais simplement voler de la terre vers le ciel.

Depuis que je joue dans l'équipe du Virtus Brancaccio, mon corps est zébré de cicatrices.

C'est ça, être gardien.

La peau de mes genoux forme des bas-reliefs, mes flancs sont marbrés d'hématomes ; le long de mes poignets serpente un labyrinthe violacé.

Personne ne m'a jamais appris à être gardien de but, personne. Aucun entraîneur, aucun prof de sport, et

encore moins mon père qui, quand certains emmenaient leur fils au stade, était occupé à cacher son autre famille.

Mon unique source d'inspiration, c'est la coupe de mon grand-père Rosario, celle qu'on lui a remise avec le titre de meilleur gardien de la vallée du Belice.

Je fais trois tours de terrain en courant et je suis déjà essoufflé.

Pour récupérer, je m'appuie contre un poteau, les yeux fixés au ciel.

Je pense à mon grand-père. J'ai ce rêve en tête : lui dans les gradins qui me regarde, qui m'applaudit.

Le coach, La Rosa, s'aperçoit que je ne cours plus, il m'engueule de loin : il n'aime pas qu'on prenne ce genre de liberté. Ça sert à rien de s'arrêter, me hurle-t-il, non seulement les muscles se reposent pas, mais après, ils ont plus de mal à redémarrer : tu feras trente pompes, pour la peine.

Puis il souffle dans son sifflet rouge, nous demande de former un cercle et de nous mettre deux par deux pour travailler nos points faibles.

Je me retrouve avec le numéro 11 : lui, l'attaquant, avec un mauvais contrôle du pied droit parce que gaucher ; moi, gardien, en difficulté du côté gauche où j'appréhende de plonger.

L'exercice est le suivant : du pied droit, le numéro 11 tire une série de penaltys à gauche. Cet exercice me plaît, car il vise à dépasser sa peur, ce sentiment horrible, dans le foot comme dans la vie.

Je plie les jambes, cambre le dos, en équilibre sur un fil de tension fragile. Je suis prêt.